

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 33

Artikel: Déception
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214099>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous vous défendez, vous vous récriez, on insiste; on insiste, sans pitié, semble-t-il.

On nous répliquera peut-être qu'il est des personnes qui par timidité ou par « genre » ne se déclinent qu'à force d'insistances. Ma foi, tant pis pour elles. Les premières n'ont qu'à vaincre leur timidité; les secondes, qu'à ne pas faire « leur Sophie ». C'est, du reste, ne leur déplaît, très ridicule et de mauvais genre que de faire « sa Sophie ».

Qu'on nous laisse donc jouir en paix de la petite part de liberté qui nous reste, quand nous avons payé leur tribut obligatoire aux lois tyranniques, aux us et coutumes incorrigibles, aux circonstances impitoyables.

C'est désespérant, à la fin, de s'entendre toujours appeler « citoyen d'un pays libre » et de se sentir l'éternelle victime d'une quantité de petites tyrannies, souvent inconscientes, nous le voulons bien, mais qui n'en sont pas moins insupportables.

De grâce, quand on vous a dit : *non, n'insistez pas !* « Insister serait me déplaire », répliquait, sur un ton badin, mais décidé, un de nos amis à quelqu'un qui l'obsédait de son insistance.

Nous n'insistons pas. On voit bien de quoi il retourne.

J. M.

CLLIA DAO PETIT POT

L'en è iena que contâvè lo *Messager boiteux*, y'a dza gran tein.

Semion, lo municipau et son collègue Dâvi aviont ètâ délégâ pè la municipalità po allâ at-setà onna couarda pò la clliote dè l'écoula, po cein que lo régent s'etâ pliaint que la vîlhie ètai ào bet.

Arrevâ ein vela, vont bâirè quartetta à n'on cabaret iô vayont dâi dzeins que medzivont dâo ruti avoué dâi truffés frecachès, dè la salarda, et oquè dèz dzauno dein on petit pot blianc, qu'on poâisivè avoué onna petite couilli dé bou.

Tot cein lão baillâ einvià et demandiront assébin onna rachon à medzi, sein àoblii l'affèrè dzauno, que devessâi ètè oquè dè rudo bon, mâ dè tchai, vu qu'on ein baillivè pou.

Quaud sont servis, se mettont à rupâ. Après la soupa, Semion, preind on bocon dè tsai et voudiè dein se n'assiéta la mâiti dâo petit pot, sè copè onna mooce dè ruti et l'embardouffè de 'na bouna couillérâ d'affèrè dzauno. Ma fâi n'a pas petout fourrâ clia premire mooce dein sa botse que coumeincè à toussi, à ranquemellâ, et lè larmès lâi colâvont quattro pè quattro avau la frimousse.

Dâvi, que medzivè adé la soupa et que vâi dinsè pliorâ Semion, ne cognessâi pas non plie la papetta dzauna; mâ ye sè peinsè que Semion, qu'etâi on bocon avaro, regrettavè la dépeinsa, et lâi fâ :

— Etiuta, Semion, medze pi ton sou, sein t'einquiettâ dè cein que cein vâo cotâ; on mettrâ cinq francs de plie su la nota dè la couarda. La cououna a bon moian et le pâo bin pâyi noutrou dinâ.

Et l'est dinse que Dâvi, que ne cognessâi pas la vertu dè la moutarda, crut que l'etâi la grâpenisse dè Semion que lo fasai pliorâ.

Déception. — Un garçonnet de six ans racontait l'autre jour à son frère cadet qu'il avait fait un rêve délicieux. Il avait rêvè qu'il était chez un pâtissier, mangeant indéfiniment des gâteaux de toute espèce, des meringues, des tartes, etc.

— Et moi, demande le petit, avec avidité, est-ce que j'en mangeais aussi ?

— Non, tu n'y étais pas.

— Pourquoi ?...

Et le petit se mit à pleurer à chaudes larmes.

VAUDOIS ET BOURGUIGNONS

Le Pays de Vaud a avec la Bourgogne plus d'un lien de parenté. Nombre de Vaudois portent les caractères qui distinguent les Bourguignons. Ils furent plusieurs, lors des guerres de Bourgogne, qui tombèrent sous les coups des Suisses après avoir combattu sous les drapeaux de Charles-le-Téméraire. Il peut donc être curieux de rechercher, parmi les contes, chansons et traditions populaires de la Bourgogne, ceux qui ont quelque analogie avec les nôtres.

Dans ce beau pays, tout le monde a les dents blanches, parce qu'on y mange du bon pain et que l'on y boit du bon vin. S'il faut en croire une enquête récente du Département vaudois de l'instruction publique, les petits Vaudois différaient beaucoup des jeunes Bourguignons.

On dit du Bourguignon qu'il est « salé ». On explique le mot de diverses façons : le Bourguignon, dit-on, aime à conter des histoires... croustillantes. Une autre explication veut qu'il ait toujours la gorge un peu salée, de sorte qu'il doit boire souvent pour se rafraîchir. C'est un point de ressemblance avec maintes gens de chez nous, qui ont toujours soif... Allons boire un verre !

La Bourgogne est riche en chansons. L'une des plus connues là-bas, est la *Chanson du vigneron*. C'est une complainte en mineur qui serait vraie aussi chez nous¹.

Dieu, quel métier de galère,
Que d'être vigneron,
Toujours gratter la terre
En toutes les saisons.

La chanson parle d'un mets fort rare à l'époque où la chanson fut faite, rare aussi de nos jours : la pomme de terre.

Ah ! quel repas délectable !
J'en lèchons nos doigts.
Pomm' de terre d'sus la table
Une bonne soupe aux pois.

On dit qu'il y a en Bourgogne des ensembles vocaux de toute beauté, qui exécutent ces chansons du cru.

Il y a la « Chanson d'une fille d'honneur qui repousse un seigneur », la « Chanson de la mal mariée » avec chœur répondant au solo, la chanson de « Guignolet » (du pauvre diable qui a la guigne), la chanson du « R'venant vivant. »

Le vrai Bourguignon est celui qui travaille à la vigne, et rien qu'à la vigne. C'est un travail extrêmement délicat et raffiné, où il faut être artiste, où le vulgaire mercenaire n'obtient rien de bon. « Car il ne faut pas croire que le bon vin vienne tout seul, ce serait une profonde erreur. Aussi parmi mes souvenirs d'enfance, celui-ci m'est resté : Dans la traversée de la Bourgogne, par étapes, c'était une tradition dans l'armée permanente française quand on passait devant un grand cru, de faire arrêter le régiment, de faire présenter les armes et saluer le drapeau. On avait bien raison, car le vin, comme disait quelqu'un, le vin, c'est la France. » (Jean Richépin).

Avec les chansons il y a le « branle ». C'est une danse qui se fait en foulant le raisin, pendant que d'autres dansent autour de la cuve en faisant claquer leurs sabots, c'est une sorte de guigue.

Je suis vigneron,
Elle est vigneronne.
Quand l'raisin est bon,
La vendange est bonne,
Elle est vigneronne,
Je suis vigneron.

Voici l'un des contes populaires de l'autre côté du Jura :

Le roi boit.

Un vieux bûcheron habitait avec sa vieille femme dans une forêt au bord d'un lac. Un jour d'hiver, c'était la fête des Rois. Ils résolurent de

¹ Nous « francisons » le texte pour le rendre plus lisible. La musique est à la disposition du *Conteur*, s'il le désire.

la fêter ensemble. La femme fit un gâteau et y mit une fève. L'homme alla chercher une bouteille de vin. Le soir, ils souperent en face l'un de l'autre. Ce fut le bûcheron qui tira la fève; lorsqu'il leva son verre pour boire, sa femme oublia de crier : « Le roi boit ! » comme c'est l'usage pour le roi de la fève. Le mari se fâcha tout rouge.

— Méchante femme, dit-il, pourquoi n'as-tu pas crié : « Le roi boit ! » Est-ce pour me braver ? J'ai envie de te rouer de coups, pour t'apprendre à respecter ton maître.

— Puisque tu me traites ainsi, dit la femme, je ne te manquerai plus de respect; je vais de ce pas me noyer dans le lac.

— Vas-y, ce n'est pas moi qui irai t'y repêcher.

La femme sort, le bûcheron continue de boire. Peu à peu, cependant, il devient triste. Il pense que sa femme a fort bien pu se noyer comme elle l'a dit. Il se lève et s'en va voir sur le bord du lac. Il faisait clair de lune. Il aperçoit, pendu à un roseau, tout près de l'eau, la coiffe de sa femme.

— Elle aura fait comme elle l'a dit, pensa-t-il. Elle avait juré de me faire baigner cette nuit. Il faut bien que je la retrouve, morte ou vivante.

Et le bûcheron entra dans l'eau. Il cherche d'abord près du bord, sans rien trouver. Peu à peu, non sans hésitation, il s'aventure plus en avant, cherchant toujours. Il ne tarde pas à enfoncer et à boire un coup.

Tout à coup, sur le bord, s'élève une voix celle de sa femme, qui crie à tue-tête : « Le roi boit ! Le roi boit ! »

Un autre petit conte populaire en Bourgogne est :

La femme et le diable.

La femme, un jour, se battait avec le diable. De part et d'autre on y mettait un égal acharnement. Le bon Dieu dit à saint Pierre : « Je les connais, ils n'en finiront pas ! Ils vont s'extirper l'un l'autre. Va, et tâche les séparer. »

— Cela ne sera pas commode. Comment faire, Seigneur.

— Fais comme tu pourras.

Saint Pierre ne se met pas en frais d'éloquence; impulsif comme au jardin de Gelsemané, il sort son grand sabre, et d'un coup bien appliqué, il coupe net la tête et du diable et de la femme.

— As-tu réussi, Pierre.

— Oui, Seigneur.

— Comment donc as-tu fait ?

— Je leur ai coupé la tête.

— Oh ! tu as été un peu loin. Va remettre les têtes à leur place.

Le bon saint Pierre court exécuter l'ordre du Seigneur, mais dans sa précipitation, il place sur le cou charmant de la femme la tête de Belzébuth, elle y est restée.

Cette erreur de saint Pierre explique bien des choses ! ! !

B.

Merveilleux. — Une dame, qui souffre sans répit d'affections nerveuses, se décide à consulter un médecin homéopathe, malgré la résistance de son mari, incrédulé quant à l'efficacité de ce genre de traitement.

Le médecin examine, palpe, réfléchit et rédige une ordonnance.

La mari va lui-même chercher le médicament qu'on lui remet dans un flacon haut comme un dé à coudre. S'obstinant dans sa répugnance, il jette à terre le contenu, le remplace par de l'eau claire et présente à sa femme cet innocent breuvage.

O merveille ! dès le soir, Madame éprouve un mieux sensible; le lendemain, elle est sur pied.

— J'en étais sûr, dit l'homéopathe en venant constater la guérison.

Voulant rabattre cette assurance, le mari conte, avec un sourire narquois, au médecin, ce qu'il a fait de la potion.